

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume X - Numéro 20B Décembre 2020 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMBA**, Professeur des Universités

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. La rhétorique judiciaire des sophistes : source matricielle des stratégies de plaidoirie contemporaines, Kolotioloma Nicolas YÉO	1
2. L'art et la saine habitation dans la cité : de la critique aux recommandations platoniciennes, Amed Karamoko SANOGO	17
3. Saint François d'Assise, précurseur de la culture de la paix, Roseline Taki KOUASSI-EZOUA	34
4. Relecture de Nietzsche pour la fin du « Pseudo-Nietzsche », Assane SANOGO	51
5. Métaphysique et espérance dans la philosophie de Gabriel Marcel, Moulo Elysée KOUASSI	63
6. Rapport entre philosophie et poésie : le cas Heidegger, Adaama OUATTARA	82
7. Sartre et les enjeux d'une philosophie de l'orphelin, Lago II Simplicite TAGRO	99
8. La condition de la liberté et la marque sartrienne de l'athéisme pratique, Toumgbin Barthélémy DELLA	116
9. Pour un humanisme fondé sur le dialogue interdisciplinaire à partir de Levinas : cas des universités africaines, Affoué Valéry-Aimée TAKI	130
10. Paradigme de la simplicité et paradigme de la complexité : dialogue ou rejet chez Morin ?, Lucien Ouguéhi BIAGNÉ	148
11. La pratique de la médecine traditionnelle chinoise à Bouaké et ses conséquences de 2002 à 2011, Bi Irié Séverin ZAN, Tiéba YEO	166
12. Le cabri de la divinité Adìkpó du lac Ahémé au Bénin : une propriété exclusive et absolue, Codjo Timothée TOGBÉ	183

13. Moi universel et problématique du civisme et de la sécurité en Afrique subsaharienne, Georges Séka KOUASSI	197
14. La symbolique des noms des personnages et des pays ou l'esthétique de l'identification dans <i>En attendant Le vote des bêtes sauvages de Kourouma</i>, Yaovi Mathieu AYESSI	216
15. Pandémie de la covid 19 : gestion d'une communication de crise au Niger, Souley BARA	235
16. La conception du monde chez les Zarma-sonrai, Issaka TAFFA GUISSO	256

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

Perspectives Philosophiques n°020B, Quatrième trimestre 2020

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

**PARADIGME DE LA SIMPLICITÉ ET PARADIGME DE LA
COMPLEXITÉ : DIALOGUE OU REJET CHEZ MORIN ?**

Lucien Ouguéhi BIAGNÉ

Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire)

biagnelucien@yahoo.fr

Résumé :

Cette contribution vise à montrer en quoi consiste la révolution paradigmatique en train de s'opérer en science et en épistémologie. Régies par le paradigme de la simplicité, la science et l'épistémologie classiques confrontées au défi de la complexité du réel sont sommées de se complexifier. La complexification consiste non en un rejet des principes de la simplicité qui les gouvernaient, mais plutôt en un dialogue de ces principes avec ceux de la science et l'épistémologie classiques, exclus par principe du processus de la connaissance.

Mots clés : Complexité, épistémologie, déterminisme, paradigme, simplicité, réductionnisme.

Abstract :

This contribution aims to show what the paradigmatic revolution in science and epistemology is all about. Governed by the paradigm of simplicity, classical science and epistemology, confronted with the challenge of the complexity of reality, are being forced to become more complex. Complexification consists not in a rejection of the principles of simplicity that governed them, but rather in a dialogue of these principles with all the other principles that classical science and epistemology had, as a matter of principle, excluded from the process of knowledge.

Keywords : Complexity, epistemology, determinism, paradigm, simplicity, reductionism.

Introduction

La science classique et l'épistémologie ont articulé la connaissance à l'aune du paradigme de la simplicité. Elle était fondée sur le ce postulat qu'il n'y a de connaissance que du simplifié. Ce paradigme comme l'attestent les travaux de Morin, Popper, Pagels et autres, se trouvent confronté à l'épreuve

de la complexité. L'intelligibilisation de cette épreuve de la complexité les somme à une mutation comme un changement de principe d'explication. A quelle mutation épistémologique appelle cette découverte de la complexité du réel ? Comment cela se traduit-il ? Et pourquoi ? De cette confrontation est issue l'exigence d'une nouvelle épistémologie. Dans quelle perspective paradigmatique évolue cette épistémologie ?

1. De l'épistémologie de la simplicité

Avant de définir l'épistémologie classique ou épistémologie de la simplicité, définissons préalablement avec Pierre Thuillier le statut de l'épistémologie.

1.1. L'épistémologie, une discipline carrefour

L'épistémologie en tant que philosophie des sciences recherche les normes que doit respecter une théorie pour être reconnue comme une théorie scientifique. Elle a pour vocation l'examen critique des conditions et méthodes de la connaissance scientifique, l'examen de la validité des formes d'explication, la pertinence des règles logiques d'inférence, les conditions d'utilisation des concepts et symboles. Elle s'accorde le droit de décerner ou de refuser le statut de science à toute théorie qui ne satisferait pas aux réquisits de scientificité.

La science en tant que projet qui se réalise est une activité surdéterminée. Elle est déterminée biologiquement, sociologiquement, historiquement, et économiquement. Et l'épistémologie qui est une discipline plurielle embrasse ces divers champs disciplinaires : l'histoire de la science, la psychologie de science, la sociologie de la science etc. qui se distinguent les uns des autres par leurs activités.

1- L'histoire des sciences. Elle définit comment s'écrit l'histoire des sciences afin que celle-ci ne soit pas une interprétation des connaissances passées à travers les canons des connaissances présentes de façon anachronique et déformante. Car une histoire purement descriptive risque de laisser échapper le dynamisme de la pensée scientifique. Il existe deux conceptions de l'histoire de la science. La conception internaliste explique

l'histoire de la science comme une succession de mythes, rêves, conjectures et réfutations. Selon A. Koyré (1973, p. 14-15)

elle vise à saisir le cheminement de cette pensée dans le mouvement même de son activité créatrice. A cet effet il est essentiel de replacer les œuvres étudiées dans leur milieu intellectuel et spirituel, et de les interpréter en fonction des habitudes mentales, des préférences et des aversions de leurs auteurs. La conception externalistes expliquera l'absence de l'Afrique sur la scène des révolutions scientifiques en évoquant des conjectures historiques peu propices à une telle entreprise scientifique.

2- La psychologie de la science. Elle s'emploie à définir les déterminants psychologiques de la connaissance : l'obsession cognitive (le désir de savoir pour le plaisir de savoir), l'intuition, le courage ou la force de caractère. Elle s'interroge aussi sur le profil psychologique des divers spécialistes, les processus symboliques inconscients sur la production de la pensée logique et l'erreur logique dans la pensée scientifique. Cette étude est doublée de ce que Morin (1986-p. 128) appelle la psychiatrie ou psychanalyse de la connaissance qui fait ressortir les prédispositions mentales : l'amour propre, l'orgueil intellectuel, le désir d'avoir toujours raison, qui conduisent à certaines erreurs ; la psychose qui détermine les visions spécifiques du monde, les états schizophrènes qui font surgir des contradictions insurmontables au cœur d la connaissance.

3- La sociologie de la connaissance. Selon P. Thuillier (1972, p. 54-56) elle consiste en une approche globale de l'objet de la connaissance, liée à d'autres activités sociales dans un contexte historique donné. Le concept d'« éthos scientifique », par exemple du sociologue des sciences Merton, renvoie aux quatre normes qui régulent la communauté scientifique: le « communalisme » (exigence qui veut que la connaissance scientifique soit publique et appartienne à tous et non aux seuls scientifiques) ; l'universalisme (atteste qu'il n'existe pas de sources privilégiées de la connaissance scientifique et les lois scientifiques sont les mêmes partout) ; le désintéressement (cette exigence éthique veut que le travail scientifique soit impartial et voué au service de l'humanité) ; le scepticisme systématique, ce principe requiert que toute connaissance (établie ou non, nouvelle ou ancienne, soit toujours rigoureusement examinée).

4- L'axiologie. En l'approche sociologique de la science se rencontre l'approche axiologique. La science a selon K. Popper (1979, p.pp.83-84) une dimension sociologique, c'est son caractère social que la sociologie de la science ignore. L'objectivité scientifique implique des notions sociales comme la critique intersubjective, c'est-à-dire la critique mutuelle, une délibération et un accord des esprits (un consensus) sur ce qu'il convient d'appeler vérité. Il s'avère, en dernière instance, que les conflits entre scientifiques sont entachés de subjectivité parce que sous-tendus par des conflits de valeurs. Nos motifs et idéaux purement scientifique sont ancrés dans des valeurs extrascientifiques notamment religieuses. En d'autres termes, ce n'est pas pour des raisons purement scientifiques que certains sont rationalistes, d'autres irrationalistes ou matérialistes. Aussi Popper (1979, pp.83-84) écrit-il : « L'homme de science objectif et détaché de toute valeur n'est pas un homme de science idéal. Rien ne va sans passion même dans la science pure. L'expression amour de la vérité, n'est pas une simple métaphore ».

5- L'éthologie de la population scientifique. Elle étudie les nombreux et complexes rites d'initiation et de sélection des chercheurs à admettre à intégrer le cercle des élus en tant que sachants, experts, autorités scientifiques, etc.

6- La noologie. Elle s'intéresse au règne du troisième monde, le monde des idées analogue au monde des idées de Platon ou la noosphère. La théorie de l'émergence du monde 3, c'est-à-dire l'étude des productions de l'activité de l'esprit et de la faculté du langage de Popper et l'étude des caractères et possibilités cognitives propres à l'esprit et au cerveau humain de Morin, qui constitue *la méthode 4* au sous-titre très explicite : *les idées, leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, sont une illustration de la noologie. Il ressort de cette étude que nos idées sont des puissances qui déterminent le cours de notre histoire. Les idées religieuses comme les théories scientifiques fonctionnent souvent comme des croyances religieuses. Aussi importe-t-il de les contrôler aux plans théorico-pratique pour atténuer leur puissance de nuisance.

Toutes ces activités et bien d'autres postulant à la scientificité telle l'Indicamétrie, une invention du professeur Diabaté Moustapha qui consiste en l'étude des capacités de l'homme, font partie des préoccupations de l'épistémologie. Il existe une connexion entre les disciplines scientifiques qui implique souvent de nouvelles épistémologies. Les études de médecine qui impliquent celles de la biologie, une science intégrée en est un exemple. Elles requièrent des compétences non seulement en biologie, chimie, physique, mais aussi en psychologie, sociologie, ancrées dans des études environnementales. Ces études impliquent aussi d'autres études liées aux pathologies du vivant telle l'étude du normal et du pathologique de Canguilhem. Cette vocation normative de l'épistémologie qui consiste à certifier la normalité scientifique de toutes les théories scientifiques existantes engagées dans des rapports conflictuels d'hégémonie, de reconnaissance, de compétence, de territorialité, de méthodes, de priorité et de valeurs fait de cette activité une discipline carrefour. Il n'existe pas une épistémologie mais des épistémologies, qui en fonction de leurs principes directeurs peuvent être appelées une épistémologie classique ou épistémologie de la simplicité.

1.2. L'épistémologie de la simplicité

Par épistémologie de la simplicité, il faut entendre une métaréflexion critique à caractère normatif et éthique sur la science et ses produits, commandée par le paradigme de la simplicité. La science de la simplicité est une construction rationalisante, simplifiante, unidimensionnalisante, mutilante, réductrice, abstrayante du réel complexe. Morin (1982, p. 232) définit le paradigme « comme l'ensemble des relations fondamentales d'association et/ou d'opposition entre un nombre restreint de notions maitresses, relations qui vont commander /contrôler toutes pensées, tous discours, toutes théories ».

Le paradigme de simplicité est une croyance en la simplicité intrinsèque du monde. Elle tient la complexité du réel pour une apparence parce que réductible à des principes simples, les lois, les axiomes. Connaître c'est ramener le complexe au simple, à l'essentiel qui est la vérité, la vraie nature du réel. La science et l'épistémologie de la simplicité font en commun usage du

paradigme de simplicité. Le paradigme de la simplicité, selon E. Morin (1982, p. 305) désigne « l'ensemble des principes d'intelligibilité propres à la scientificité classique, et qui, liés les uns aux autres, produisent une conception simplifiante de l'univers (physique, biologique, anthropo-social) ».

La conception simplifiante de la connaissance de l'épistémologie de la simplicité c'est sa réduction de la connaissance à sa source. Trouver une matrice à la connaissance telle est selon Popper, la vocation par exemple, des épistémologies de Platon, Descartes, Parménide qui ont en commun la divinité de la connaissance. Notre entendement est source de toute connaissance parce que Dieu de qui l'on tient la connaissance est vérace ; il ne trompe personne. La connaissance procède de l'intuition, une faculté infaillible qui trouve sa source en Dieu. Chez les empiristes tel Hume, les impressions sont les principes de la connaissance. Pour Descartes, la connaissance procède de l'entendement. Elle se caractérise par des idées claires et distinctes. Pour Bacon, la connaissance vraie trouve son origine dans le livre de la Nature. Elle devient manifeste lorsque le lecteur a purifié son entendement des préjugés. Dès lors, la lecture du livre de la Nature devient correcte, certaine, quasi divine. La Nature est chez Bacon l'homologue du Dieu de Descartes. Ces deux épistémologies célèbrent l'autorité de Dieu (omniscient) à travers l'entendement et celle de la Nature (une autre autorité revêtue des attributs de Dieu) à travers les sens, un mode de connaissance du vrai. Le positivisme logique qui prétend avoir fondé la science sur deux rocs : la logique et la réalité empirique qui permettent d'en tirer les lois de l'univers inductivement, représente le stade suprême de la conception de la science classique. En d'autres termes, le positiviste, réductionniste considère la connaissance comme le reflet du réel. Il la fait procéder inductivement des données observationnelles.

C'est dire que l'épistémologie et la science de la simplicité (réductrices et déterministes) se fondaient sur l'idée que la complexité du monde pouvait et devait se résoudre à partir de principes simples et de lois générales. La simplicité étant la vraie nature des phénomènes et la complexité l'apparence, la pensée qui prétend à la discursivité doit concevoir clairement la simplicité du réel.

La pensée de la simplicité fondée sur la logique classique se caractérise par la quête du simple par opposition au complexe, l'ordre par opposition au désordre, le déterminé par opposition à l'indéterminé (l'accident, le hasard, le contingent), l'objectivité par opposition à la subjectivité, la cohérence par opposition à la contradiction, le rationnel par opposition à l'irrationnel, ou l'arationnel, la certitude par opposition à l'incertitude.

Ces principes constitutifs de l'épistémologie et la science classiques visent à donner une vision d'un univers harmonieux derrière les apparences de sa complexité. Le principe de la simplicité caractérisé par le réductionnisme scientifique (une théorie de la méthode d'après laquelle les phénomènes complexes peuvent être expliqués par des notions relevant d'un niveau inférieur considéré comme plus fondamental) articulé au déterminisme (une doctrine d'après laquelle un phénomène se produirait inévitablement si certaines conditions sont réunies) ne fut pas une mauvaise méthode en soi. Solidairement ces deux principes de simplicité ont fait le succès de la science classique. Bien des découvertes lui sont créditées selon K. R. Popper (1984, p. 114-116) : la réussite très souvent évoquée pour la réduction cartésienne de l'ensemble de la physique des corps inanimés à une substance étendue ; la substance matière possédant une seule propriété essentielle, l'expansion spatiale. Cette tentative effectuée pour réduire l'ensemble de la physique à une propriété de la matière, apparemment essentielle, fut un grand succès, parce qu'elle donna une image compréhensible de l'univers physique. L'univers cartésien était une mécanique mouvante de tourbillon dans laquelle chaque corps ou élément de la matière poussait la partie avoisinante dans un sens et était poussé dans un autre par son voisin. Dans le monde physique, il n'y avait que de la matière et tout l'espace en était rempli. Il n'y avait qu'un seul mode de causalité purement physique : toute causalité était impulsion, ou action par contact. Newton trouva satisfaisante cette manière de voir le monde, quoiqu'il se sente obligé d'introduire, par sa théorie de gravitation, un nouveau type de causalité : l'attraction ou l'action à distance ». Le succès de la théorie explicative et prédictive de Newton détruit le programme cartésien. Mais le programme de Newton pour tout réduire dans le monde physique à l'extension et à la pulsion

échoua tout comme celui de Descartes parce que cette tentative était mesurée à l'aune du succès de la théorie de gravitation de Newton.

Il ressort de ce qui précède que le réductionnisme peut être un succès comme un échec. Solidairement ces deux principes de simplicité, le réductionnisme et le déterminisme ont fait le succès de la science classique déterministe. Selon K. R. Popper (1984, pp. 114-116), grâce à ces deux principes, la science a pu accomplir depuis le XVII^e siècle aux XVIII^e, XIX^e siècles et le XX^e siècle, des progrès extraordinaires, sans même parler des progrès extraordinaires en matière de microphysique, d'astrophysique, en matière de biologie avec les découvertes de la génétique, de la biologie moléculaire et de l'éthologie. Ces progrès sont vérifiés par l'application, depuis l'énergie atomique jusqu'aux manipulations génétiques. Ils permirent de savoir avec une certitude croissante la composition physique et chimique de notre univers, les lois d'interaction qui le régissent.

Au réductionnisme les physiciens de pointe du continent européen (Eddington, Dirac, en Angleterre, et en dehors d'Einstein, Bohr, de Broglie, Schrödinger, Heisenberg, Born et Pauli) doivent de grandes découvertes. Robert Millikan en fit un excellent exposé que rapporte K. R. Popper (1984, p. 116) :

En effet, il n'est rien arrivé de plus merveilleusement simplificateur dans l'histoire de la science que cette série de découvertes culminant aux environs 1914 et qui, éventuellement ,emporta une adhésion pratiquement universelle à la théorie, selon laquelle le monde matériel ne contient que deux entités fondamentales ,à savoir les électrons positifs et négatifs, parfaitement identiques en charge, mais différents largement en masse ; l'électron positif – actuellement dénommé proton ,étant 1850 fois plus lourd que le négatif, que l'on appelle tout simplement électron. » L'importance et l'influence de cette méthode dans l'histoire de la science furent telles que malgré la découverte d'autres entités telles le neutron et le positron, certains des plus grands physiciens, tel Eddington (1936) continuaient à croire que toute la matière consistait en électron et en proton.

Mais cette hypothèse fut réfutée. Le réductionnisme, ce principe simplificateur fut en bute à la complexité. L'astrophysicien Laughlin (Les dossiers de la Recherche : 48 /4/2012), le confirme en disant qu'il est faux de soutenir encore, suite à la découverte du phénomène de l'émergence comme apparition de nouvelles lois ou propriétés à partir d'un certain niveau de complexité des

phénomènes cosmiques ou biologiques, que la méthode réductionniste, selon laquelle l'on peut déduire des lois physiques de principes fondamentaux est toujours vraie. Il voit en la théorie de l'émergence et dans le schisme de la physique classique qui s'est résorbé dans l'émergence de la physique quantique et son indéterminisme une réfutation du réductionnisme et un présupposé de la complexité du monde, un univers de propensions. Il comporte des limites à la fois épistémologique et éthique qui nécessitent sa complexification.

1.3. Les qualités du paradigme de simplicité

Le principe simplificateur a été une méthode heuristique féconde. Mais il est ambivalent. Ce principe d'organisation de l'univers en général, organise aussi l'univers social et la conception du monde scientifique. La simplicité rationalise, il en chasse le désordre, l'irrationnel, l'absurde, le flou, le douteux, l'incertain, le ni vrai ni faux, la contradiction, l'erreur, dépourvue de toute valeur. Il démarque le sujet de l'objet, le réel du métaphysique, le subjectif de l'objet et de l'objectif. Pour le matérialiste moniste, ou le physicaliste ou le behaviorisme philosophique, il n'y a de monde que le monde physique ou matériel. Pour le phénoméniste, il n'y a de monde que celui de notre impression ou sensation. Pour l'idéaliste, le monde est réductible à des idées. Pour la pensée de la simplicité, toute théorie scientifique qui n'est pas absolument vraie est absolument fausse. Tout ce qui ne peut se dire dans un langage vérifiable doit être tu, parce que dépourvu de sens, telles les notions de dieu, sorcellerie, etc. L'ordre se réduit à la loi, à un principe : le simple. La simplicité voit soit l'un soit le multiple.

1.4. Les limites du paradigme de la simplicité

Ce principe enjoint soit de séparer ce qui est lié (disjonction), soit à unifier ce qui est divers (réduction). Appliqué par exemple au champ anthropo-social, plus précisément à l'ethnocratie, le principe de la simplicité prédispose à une perception unidimensionnelle de la société humaine et à opérer une approche des problèmes sous un angle réducteur : l'angle ethnique. Il rend aveugle à la diversité ethnique et à sa riche poly compétence nécessaire à la sortie d'un État de sa minorité qui appelle une mutualisation des multiples forces, leur

ouverture et intégration, leur communication. L'ethniste ignore que l'aspect ne peut s'étudier efficacement sans le tout. C'est dire que la science humaine ou sociale, armée du principe de simplicité, s'est donnée pour fin la saisie de quelques lois cachées, une simplicité cachée derrière l'apparente diversité sensible. C'est ainsi en opérant dans les domaines des sciences humaines, celles-ci réduisent la diversité ethnique à une unité ethnique ; le principe de la simplicité liquide le réel sur l'autel de l'abstrait, le particulier sur celui du général. Une lecture mono paradigmatique de la réalité sociopolitique sous le paradigme de simplicité est appauvrissant du point de vue épistémologique et inhumain, totalitaire du point de vue éthique. La pensée de la simplicité règne en se coupant de la réalité bio-socio-historique. Elle préfère à l'unité dans la diversité, l'unicité dans l'horreur. C'est sous l'emprise de ce principe de la simplicité que certains hommes politiques ont placé leur mode de gouvernance qui consiste à diviser les populations et partis politiques pour régner. Ils réduisent la diversité ethnique à leur ethnie. Ils ont peur de la réconciliation, de l'unité sociale dans la diversité. Renoncer au dogme de la source sûre de la connaissance pour une quête ouverte, ample est un impératif épistémologique. Ce que toutes ces épistémologies tiennent pour l'unique source sûre de la connaissance n'en est pas une. Bachelard dira en ce sens que le simple n'existe pas, il existe du simplifié. K. R. Popper (1984, p. 37) le dit aussi contre les néopositivistes : la théorie scientifique n'est pas le reflet du réel, mais un art d'hyper simplification du réel ; c'est notre modèle de construction symbolique ou théorique du réel qui est simple et simplificateur. Ceci présuppose la réalité de la complexité du monde.

2. La nécessité de l'épistémologie de la complexité

Selon l'astrophysicien H. Pagels (1990, p. 68),

la complexité dans son acception approximative et courante s'entend comme un état composé de nombreux éléments différents et interactifs. Au sens précis, rigoureux du terme, « la complexité est une mesure quantitative que l'on peut attribuer à un système physique ou à un calcul qui se situe à mi-chemin entre l'ordre simple et le chaos total. Par exemple, un cristal de diamant avec ses atomes à la disposition parfaite est « ordonné » ; une rose dans l'ordonnement de laquelle interviennent le hasard et l'ordre est complexe. Le système complètement chaotique des gaz auxquels peuvent s'appliquer les lois

statistiques est complexe. C'est le domaine de la complexité, à mi-chemin entre l'ordre et le chaos, qui représente le plus grand défi pour la science.

E. Morin (1982, p. 305) entend par paradigme de la complexité « l'ensemble des principes d'intelligibilité qui, liés les uns aux autres, pourraient déterminer les conditions d'une vision complexe de l'univers (physique, biologique, anthropo-social). La complexité c'est l'union de la simplicité et de la complexité. Elle échappe à l'alternative entre la pensée réductrice qui ne voit que les éléments et la pensée globaliste qui ne voit que le tout. Elle consiste en une dialogique de la simplicité et de la complexité qui trouve son expression illustrative en cette formule de Pascal que cite E. Morin (2005, Op. cit., p. 135) : « Je tiens pour impossible de connaître le tout sans connaître les parties en tant que parties sans connaître le tout, mais je tiens pour non moins impossible la possibilité de connaître le tout sans connaître singulièrement les parties. »

La complexité est une théorie de la méthode. Elle a la vocation de rendre compte des articulations brisées par les coupures entre disciplines, entre catégories cognitives et entre types de connaissance. Ses caractéristiques : elle inclut ce qu'excluent les types de pensée mutilante, simplificatrice. Elle permet ce que proscrit la pensée simplificatrice. La complexité lutte non contre l'incomplétude, mais contre la mutilation. L'homme, par exemple, jouit d'une poly-identité. C'est un être bio- socioculturel, et les phénomènes sociaux sont à la fois économiques, culturels, psychologiques. La complexité essaie d'articuler toutes ces identités et la différence de tous ces aspects, que la pensée simplifiante, soit disjoint en différents aspects, soit unifie par une réduction mutilante.

Comme le fait remarquer (K. R. Popper, 1984, L'Univers irrésolu, p. 37) à propos de l'apparente simplicité du monde : « que le monde soit décrit en une phrase ou théorie simple ne veut pas dire qu'il est lui-même simple. Le monde tel que nous le connaissons est d'une grande complexité. Il se peut qu'il présente des aspects, qui sont d'une manière ou d'une autre, structurellement simples. Mais la simplicité de certaines de nos théories – dont nous sommes les auteurs – n'implique nullement la simplicité intrinsèque du monde. » La complexité vise donc la connaissance multidimensionnelle. En la science de la

complexité, le hasard et le désordre présents dans l'univers participent à son évolution. Nous ne pouvons pas résoudre l'incertitude qu'ils apportent. Le hasard lui-même n'est pas certain d'être hasard. On ne peut chasser par abstraction universaliste, dans les sciences naturelles, la singularité, la localité et la temporalité. Elle doit faire face au fouillis, à la solidarité des phénomènes entre eux, au brouillard, à l'incertitude, à la contradiction. La science classique qui avait une vision déterministe, harmonieuse et parfaite du monde, ne concevait pas en son sein l'accident, l'évènement, l'aléa, l'individuel. Toute tentative de les y réintégrer apparaît comme anti-scientifique dans le paradigme de simplicité. Dans le nouveau paradigme de complexité, il y a dépassement dialectique des alternatives classiques. Elles perdent leur caractère absolu au-delà du réductionnisme et de l'holisme.

La science nouvelle ne détruit pas les alternatives classiques, mais apporte aux alternatives classiques de la simplification des paradigmes alternatifs complémentaires antagonistes, contradictoires au sein d'une vision plus ample, dans laquelle, elle va devoir rencontrer et affronter de nouvelles alternatives. C'est ainsi qu'à l'origine du cosmos, il se rencontre une idée complexe qui admet la contradiction, le rationnel et l'irrationnel donc l'incertitude en la science nouvelle. L'idée de génération spontanée d'Aristote récusée dans le déterminisme biologique par Louis Pasteur, tout comme celle de la création par le darwinisme ou la théorie de l'évolution réapparaît dans la cosmogénèse. En réponse à la question de l'origine du monde, la théorie du big bang de George Lejeune veut que l'univers résulte de la désintégration d'un atome primitif, une résurgence de la théorie de Démocrite. Tandis qu'il est universellement admis qu'il n'y a pas d'effet sans cause, elle admet cette contradiction : l'idée d'une génération spontanée que figure l'idée d'un commencement sans cause de l'univers. Parce que quel que serait l'âge qu'on trouverait à l'univers, ce point de départ qui cumule espace et temps introduit en ce moment complexe un principe créatif, cause ultime de tout ce qui adviendra. Or cette cause ultime est une résurgence de l'hypothèse de dieu que la rationalité du système déterministe Lapacien avait mise entre parenthèses. Ce point inaugural de l'histoire de l'univers est complexe. Il revêt la Nature des attributs de dieu : l'alpha et l'Omega, une créature autocréatrice

éternelle qui gouvernent l'évolution créatrice de l'univers avec les deux ordres : l'ordre et le désordre, le hasard et la nécessité. Ces quelques exemples amènent à dire que la complexification consiste à ouvrir les notions, les idées, les théories apparemment closes, à les mettre en dialogue avec les principes que la pensée simplifiante s'interdit tout commerce.

2.1. Les qualités du paradigme de la complexité

La complexité offre une meilleure approche de la nature de l'objet. Le principe de complexité demande de penser sans jamais fermer les concepts, de briser les sphères closes, de restaurer les articulations entre ce qui est disjoint, d'essayer de comprendre la multidimensionnalité, de penser avec la singularité, la localité, la temporalité, de ne jamais oublier les totalités intégratrices. Selon E. Morin (1982, p. 179) l'impératif de la complexité c'est de penser aussi organisationnellement c'est-à-dire stratégiquement. La complexité appelle une stratégie qui permet d'avancer dans l'incertain et l'aléatoire. « une pensée d'organisation qui ne comprend pas la relation auto-éco-organisatrice, c'est-à-dire la relation profonde et intime avec l'environnement, qui ne comprend pas la relation hologrammatique entre les parties et le tout, qui ne comprend pas le principe de récursivité, une telle pensée est condamnée à la platitude, à la trivialité, c'est-à-dire à l'erreur ».

La complexité est une théorie de la méthode. Elle a la vocation de rendre compte des articulations brisées par les coupures entre disciplines, entre catégories cognitives et entre types de connaissance. Ses caractéristiques : elle inclut ce qu'excluent les types de pensée mutilante, simplificatrice. Elle permet ce que proscriit la pensée simplificatrice. La complexité lutte non contre l'incomplétude, mais contre la mutilation. L'homme, par exemple, jouit d'une poly-identité. C'est un être bio-socioculturel, et les phénomènes sociaux sont à la fois économiques, culturels, psychologiques. La complexité essaie d'articuler toutes ces identités et la différence de tous ces aspects, que la pensée simplifiante, soit disjoint en différents aspects, soit unifie par une réduction mutilante. Comme le fait remarquer K. R. Popper (1984, p.37) à propos de l'apparente simplicité du monde :

Que le monde soit décrit en une phrase ou théorie simple ne veut pas dire qu'il est lui-même simple. Le monde tel que nous le connaissons est d'une grande complexité. Il se peut qu'il présente des aspects, qui sont d'une manière ou d'une autre, structurellement simples. Mais la simplicité de certaines de nos théories - dont nous sommes les auteurs n'implique nullement la simplicité intrinsèque du monde.

La complexité vise donc la connaissance multidimensionnelle. En la science de la complexité, le hasard et le désordre présents dans l'univers participent à son évolution. Nous ne pouvons pas résoudre l'incertitude qu'ils apportent. Le hasard lui-même n'est pas certain d'être hasard. On ne peut chasser par abstraction universaliste, dans les sciences naturelles, la singularité, la localité et la temporalité. Elle doit faire face au fouillis, à la solidarité des phénomènes entre eux, au brouillard, à l'incertitude, à la contradiction. La science classique qui avait une vision déterministe, harmonieuse et parfaite du monde, ne concevait pas en son sein l'accident, l'évènement, l'aléa, l'individuel. Toute tentative de les y réintégrer apparaît comme anti-scientifique dans le paradigme de simplicité. Dans le nouveau paradigme de complexité, il y a dépassement dialectique des alternatives classiques. Elles perdent leur caractère absolu au-delà du réductionnisme et de l'holisme. La science nouvelle ne détruit pas les alternatives classiques, mais apporte aux alternatives classiques de la simplification des paradigmes alternatifs complémentaires, antagonistes, contradictoires au sein d'une vision plus ample. Dans cette vision, elle rencontre et affronte de nouvelles alternatives. C'est ainsi qu'à l'origine du cosmos, il se rencontre une idée complexe qui admet la contradiction, le rationnel et l'irrationnel donc l'incertitude en la science nouvelle. L'idée de génération spontanée d'Aristote récusée dans le déterminisme biologique par Louis Pasteur, tout comme celle de la création par le darwinisme ou la théorie de l'évolution réapparaît dans la cosmogénèse. En réponse à la question de l'origine du monde, la théorie du big bang de George Lejeune veut que l'univers résulte de la désintégration d'un atome primitif, une résurgence de la théorie de Démocrite. Tandis qu'il est universellement admis qu'il n'y a pas d'effet sans cause, elle admet cette contradiction : l'idée d'une génération spontanée que figure l'idée d'un commencement sans cause de l'univers. Parce que quel que serait l'âge qu'on trouverait à l'univers, ce point de départ qui cumule espace et temps introduit

en ce moment complexe un principe créatif, cause ultime de tout ce qui adviendra. Or cette cause ultime est une résurgence de l'hypothèse de dieu que la rationalité du système déterministe Lapacien avait mise entre parenthèses. Ce point inaugural de l'histoire de l'univers est complexe, une unité complexe. Il revêt la Nature des attributs de dieu : une créature autocréatrice éternelle qui gouverne l'évolution créatrice de l'univers avec les deux ordres : l'ordre et le désordre, le hasard et la nécessité. Ces quelques exemples amènent à dire que la complexification consiste à ouvrir les notions, les idées, les théories apparemment closes, à les mettre en dialogue avec les principes dont la pensée simplifiante s'interdit tout commerce. La connaissance est une activité intellectuelle qui mobilise toutes les fonctions cognitives en vue de surmonter un problème d'ordre pratique ou théorique. Elle fait appel à la mémoire, l'intuition, l'imagination, l'émotion, l'expérience ou l'observation, l'inconscient, la raison, l'inspiration, la révélation et autres. Elle se refuse toute prétention à l'absolu.

La pensée épistémologique complexe à l'instar de la philosophie du non de Bachelard ouvre à une épistémologie du non qui n'est « Ni négativisme, ni nihilisme, mais un dépassement par généralisation dialectique, de toute philosophie de la science fermée sur son système d'axiomes, et ouverture de la pensée scientifique, spécialement dans trois domaines : la chimie, la physique et la logique.

L'épistémologie complexe est ouverte sur bien des problèmes cognitifs de la biologie de la connaissance, l'articulation entre la logique, la psychologie et le sujet épistémique. Elle examine outre les instruments de la connaissance en eux-mêmes, les conditions de production de la connaissance et des instruments de la connaissance. Elle se propose d'étudier l'action récursive de la connaissance sur le sujet connaissant, les résultats de la recherche scientifique. Elle subit la rétroaction des instances qu'elle contrôle. Elle est sans fondement, sans certitude. Elle ne surplombe pas la connaissance. Elle s'intègre toute démarche cognitive. C'est en ce sens que E. Morin entend l'épistémologie complexe comme une connaissance de la connaissance, méta-pan-épistémologique. D'abord elle est méta-épistémologique, en ce qu'elle transcende

dialectiquement les cadres de l'épistémologie classique tout en les conservant; elle est aussi ouverte aux autres formes de connaissance qui prétendent à la vérité, parce qu'elle maintient ouverte la problématique de la vérité. Ensuite, elle est pan-épistémologique, parce qu'elle s'intègre dans toutes démarches cognitives qui aspirent à se réfléchir, à se connaître. Elle permet de penser la connaissance dans une nouvelle configuration qui se caractérise par la positivisation de ce qui pourrait apparaître dans la logique de l'épistémologie classique comme des manques : manque de fondement, d'ancrage, de certitude, de frontières étanches entre la métaphysique et la science, entre le sujet et l'objet. Il n'y a pas de science pure. Il n'y a pas d'objectivité pure. Il n'y a pas d'objet pur. Il n'y a pas de sujet pur. Il n'y a pas de méthode pure de la science. Cette complexification de l'objet de la science amène à dire que le besoin légitime de tout connaissant, selon E. Morin (1986, p. 24-25) désormais doit être : « Pas de connaissance sans connaissance de la connaissance ».

2.2. Les limites du paradigme de la complexité

La complexité a souvent fait l'objet de quelques malentendus. Le premier consiste, selon E. Morin (1982, p. 164) à concevoir « la complexité comme une recette, une formule dont l'application mécanique dispensant de la réflexion, permettrait de parvenir à la vérité ou à tout autre résultat escompté. Prise comme telle elle apparaît comme une réponse, et non comme défi qui stimulerait la réflexion. Dans ce cas, la complexité est tenue pour un substitut efficace à la simplification, mais qui, comme la simplification doit permettre de programmer et de clarifier » si ce n'est le cas alors elle est conçue comme l'ennemi de l'ordre et de la clarté et dans ces conditions la complexité apparaît comme une recherche vicieuse de l'obscurité. Le deuxième malentendu consiste à confondre la complexité et la complétude. C'est-à-dire à croire que la complexité a pour fin de donner une connaissance complète sur un phénomène plutôt que celle de ses différents aspects. En d'autres termes ce malentendu consiste à croire que la pensée complexe essaie de rendre compte de ce dont se débarrasse la pensée de la simplification. La complexité ne lutte pas contre la complétude mais contre l'incomplétude. Un autre défaut principal de la complexité c'est sa capacité à générer le flou. Elle tend à diluer

les problèmes, à éviter un affrontement frontal, rigoureux, à moindre cout et intentionnellement au nom d'une approche systémique qui est une sorte de fourre-tout. C'est le cas des complexités intentionnelles qui sont opaques à notre entendement : pensées complexes d'experts destinées à duper ; ils ne font pas suffisamment d'efforts pour clarifier leur pensée. Ils visent à impressionner plutôt qu'à éclairer. Ces difficultés d'ordre cognitif et éthique des théories de la connaissance scientifique classique amènent à renoncer dialectiquement aux principes simplificateurs de la connaissance pour une approche scientifique complexe du réel.

Conclusion

Le paradigme de la simplicité, après avoir longtemps fait la gloire de la science et de l'épistémologie classiques, s'avère inapte à relever le défi de la complexité du réel. Leur survie à ce défi nécessite une révolution paradigmatique, un passage dialectique du paradigme de la simplicité à la complexité. Cette révolution paradigmatique ne consiste pas en un abandon de la pensée de la simplicité, mais en sa complexification, en sa mise en dialogue avec les principes de la complexité dont elle s'était interdit l'usage par principe, pour cause d'incompatibilité avec sa conception simpliste du monde et du mode de sa connaissance.

Références bibliographiques

ADORNO Theodore et-POPPER Karl, 1979, *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, trad. de l'allemand par C. Bastyns, Dewitte, Bruxelles, Ed. Complexes.

BAUDOIN Jean, 1989, *Karl Popper*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

BAUDOIN Jean, 1994, *La philosophie politique de Karl Popper*, Paris, PUF, « Questions »

KOYERE Alexandre, 1973, *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard.

MORIN Edgar, 2002, *Introduction à la complexité*, Paris, Seuil,

MORIN Edgar, 1980, *La méthode 2. La vie de la vie*, Paris, Seuil.

Perspectives Philosophiques n°020B, Quatrième trimestre 2020

MORIN Edgar, 1986, *La méthode 3, La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil.

MORIN Edgar, 1991, *La méthode 4, Les idées, leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris, Seuil.

MORIN Edgar, 1982, *Science avec conscience*, Paris, Seuil.

PAGELS Heinz, 1990, *Les rêves de la raison .L'Ordinateur et les sciences de complexité*, trad. Michèle Garène, Paris, InterÉditions.

POPPER Karl, 1985, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir*, trad. Michèle Irène et Marc B. de Launey, Paris, Payot.

POPPER Karl, 1984, *L'Univers irrésolu, plaidoyer pour l'indéterminisme*, trad. Renée Bouveresse, Paris, Hermann Editeurs des sciences et des Arts.

THUILLIER Pierre, 1972, *Jeux et enjeux de la science*, Paris, Laffont.